

entraînent : d'autres motifs de société, de passe-temps, de complaisance, paraissent légitimer à leurs yeux une agréable erreur : plusieurs, sans examen, l'accréditent et la propagent ; la plupart la trouvent au moins si excusable, qu'elles se la pardonnent, ainsi qu'aux autres, sans inquiétude. En présumant de leur bonne foi, ne doit-on pas leur supposer la bonne volonté de s'éclairer ? Et, en leur offrant la lumière, n'a-t-on pas lieu d'espérer qu'elles en seront frappées ?

D'abord, arrêtons-nous un instant aux principes et aux maximes de l'ANTIQUITÉ PAYENNE. L'an 400 de Rome, les Censeurs proposèrent au Sénat de faire construire un Théâtre en pierre. Le grand *Scipion* s'y opposa, et fit à ce sujet un discours si véhément, pour prouver que les spectacles corrompraient infailliblement les Romains, que le Sénat fit vendre tout ce qui devait servir à cette construction.

Platon (1), *Cicéron* (2), *Sénèque* (3), *Tacite* (4), et une infinité d'autres païens, ont regardé la fréquentation des spectacles, comme le divertissement le plus propre à émouvoir les passions et à dépraver les mœurs. *Ovide* lui-même, que l'on ne prendra pas pour un casuiste fort sévère, nous montre ce qu'il pensait de la comédie. "Qu'y voit-on, dit-il, sinon le crime paré des plus belles couleurs ? C'est une femme qui trompe son mari, et se livre à un amour adultère... Cependant, un père et ses enfants, une mère et sa fille, de graves Sénateurs, se plaisent à ce spectacle immoral, repaissent leurs yeux de cette scène impudique. Plus l'intrigue est conduite avec art, plus le théâtre retentit d'applaudissemens ; plus la pièce renferme de corruption, plus le crime de l'auteur est récompensé (1)" *Juvenal* ne le cède point à *Ovide* dans la peinture qu'il fait des spectacles. L'empereur *Julien* lui-même n'en jugeait pas plus favorablement, puisqu'il défendit aux prêtres du paganisme d'y assister.

Mais hâtons-nous de citer des autorités modernes qui ne seront suspectes à personne.

Le grand CORNEILLE ne se rassura jamais entièrement sur l'abus qu'il avait fait de ses talents : il consacra ses dernières années à le réparer. Dans cette vue, il traduisit en vers l'*Imitation de Jésus-Christ*. Cette louable entreprise, jointe à une vie exemplaire, ne put absolument calmer ses inquiétudes. Sa conscience, mieux éclairée, lui fit éprouver, jusqu'à la fin de ses jours, le regret d'avoir travaillé pour le théâtre.

Voici ce que le célèbre RACINE écrivait à son fils sur les Spectacles. "Croyez-moi, mon fils, quand vous saurez parler de Romans et de Comédies, vous n'en serez guères plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez plus estimé... Vous savez ce que je vous ai dit des Opéras et des Comédies. On doit en jouer à Marly : le Roi et la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller, et ils

auraient une mauvaise opinion de vous, si vous aviez si peu d'égards pour mes sentiments.... Je sais bien que vous ne serez pas déshonoré devant les hommes, en allant aux Spectacles ; mais comptez-vous pour rien de vous déshonorer devant Dieu ?"

Telles étaient les leçons de ce grand Poète, quand, éclairé par la vérité, il n'écoula plus que la Religion, cette philosophie sublime qui apprend à l'homme ce qu'il est, et qui seule le rend ce qu'il doit être. (1)

Louis RICCIBONI, célèbre acteur du théâtre italien de Paris, auquel il renonça par principe de religion, convient, dans l'un de ses ouvrages imprimé en 1743 et 1767, que, dès la première année qu'il monta sur le Théâtre, il ne cessa de l'envisager du mauvais côté. Il déclare, qu'après une épreuve de plus de cinquante années, il ne pouvait s'empêcher d'avouer que rien ne serait plus utile, que la suppression entière des Spectacles. "Je crois, disait-il, que c'était précisément à un homme tel que moi, qu'il convenait d'écrire sur cette matière. Et cela, par la même raison que celui qui s'est trouvé au milieu de la contagion, et qui a eu le bonheur de s'en sauver, est plus en état d'en faire une description exacte... Je l'avoue donc avec sincérité, je sens, dans toute son étendue, le grand bien que produirait la suppression entière du théâtre, et je conviens sans peine de tout ce que tant de personnes graves et d'un génie supérieur ont écrit sur cet objet."

Le Théâtre, selon *Ricciboni*, était, dans son commencement, le triomphe du libertinage et de l'impiété ; et il est, depuis sa correction, l'école des mauvaises mœurs et de la corruption. L'Opéra lui paraît excessivement dangereux dans toutes ses parties : il regarde la musique et la danse, qui en sont l'âme, comme des écueils où la modestie et la pudeur échouent presque toujours (2).

Cet homme si expert et si distingué dans son art, dit encore "que les sentiments qui seraient les plus corrects sur le papier, changent de nature en passant par la bouche des acteurs, et deviennent criminels par les idées corrompues qu'ils font naître dans l'esprit du spectateur même le plus indifférent."

La voie la plus sûre, selon lui, pour faire tomber le goût de nos Spectacles, c'est d'élever les jeunes gens de manière qu'ils ne s'exposent jamais à y aller. "Communément, (3) jusqu'à l'âge de dix ans, dit-il,

(1) Telles furent celles d'un célèbre Littérateur de ce siècle (LA HARPE,) qui eut le bonheur de reconnaître le vrai, et le courage de le défendre. Dans une des notes de son *Cours de Littérature*, relative à une pièce de Favart, il s'exprime ainsi : "Quels parents sages et timorés conduiront leur fille à un pareil Spectacle ? Et, ce que je dis de celui-là, je le dis de tous : la raison et la décence les interdisent aux jeunes personnes. N'y exposez jamais leur innocence ou leur curiosité."

(2) "Il est impossible, dit à ce sujet *Madame de Maintenon*, que de jeunes cœurs ne soient sensibles à des paroles pleines d'une morale qui fait consister le bonheur dans le plaisir. Or, mettez à l'alambic tous les Opéras, vous n'en retirerez jamais que cette maxime retournée en mille façons différentes. On a beau dire que ce que l'on entend à l'Opéra, entre par une oreille, et sort par l'autre. Oui, mais on oublie que le cœur est entre deux."

(3) Cela était assez vrai, dans le temps où écrivait *Ricciboni*.

(1) De Repub. (2) De Offic. (3) De beata Vita ; Epist. 7. (4) De moribus Germanorum.

(2) Trist. L. 3.